

Entretien
saignant avec
**LES RITA
MITSOUKO**

MERCREDI 4 AVRIL 2007 | HEBDOMADAIRE | FR 2,00 €
BEL, LUX 2,30 € | DOM 4,40 € | CH 4,20 FS | ESP 3,90 €

M 02773 - 2986 - F: 2,00 €



CPPAP N° 0606C80864

Les Rita Mitsouko

“On s’est fait piéger par le musicalement correct français”

Depuis plus de vingt ans, le duo mène librement sa barque. Ce qui n’empêche pas la diva décalée et le musicien zélé d’être remontés contre le climat actuel...

« On n’a pas que d’amour à vendre, ça non ! Y a d’la haine ! », chantaient en 1993 les Rita Mitsouko, le couple infernal du rock français. En 2007, le programme de Catherine Ringer et de Fred Chichin n’a pas changé. Plus remonté que jamais contre le climat (musical, notamment) qui règne en France, le duo mal embouché, symbole d’imagination et de liberté, s’obstine à créer envers et contre presque tout. Ils sont apparus, à l’aube des 80’s, elle cantatrice punky, diva décalée, lui rocker loubard, musicien zélé, couple improbable qui allait vite signer deux des plus lumineux et singuliers tubes de la variété française – *Marcia baila* et *C’est comme ça* –, variété au sens noble du terme, celui de la diversité et de la différence. Rare groupe hexagonal d’envergure internationale, les inimitables Rita Mitsouko, se refusant à répéter une recette éprouvée, sont toujours allés là où on ne les attendait pas. Quitte à parfois s’égarer. Et à le reconnaître, à l’heure où paraît le bien nommé *Variété*, album d’une salutaire sobriété qui permet au groupe de renouer avec ce qu’il a toujours fait de mieux : des chansons fortes, aux textes vibrants et aux mélodies sûres, portées par la plus expressive des voix en activité. Catherine Ringer, aussi réservée qu’elle est explosive en concert, et Fred Chichin, aussi énervé et revendicatif qu’il est discret sur scène, se livrent ici tout entiers.

Variété est enfin le disque plus épuré que vous annonciez depuis toujours.

Catherine Ringer : Peut-être l’urgence nous a-t-elle aidés. Je devais partir en tournée pour un spectacle en Italie et notre label nous a demandé quelques titres inédits. Les morceaux sont sortis avec une facilité déconcertante. Du coup, j’ai annulé la tournée, et c’est reparti ! Ce format pop-rock tout simple nous va bien, il nous donne une liberté tout en nous cadrant bien.

Fred Chichin : On a surtout retrouvé un état d’esprit. Tout au long des années 90, on a été un peu largués. C’était l’époque du grand métissage, et on a commencé à mélanger un peu tout. Ça n’a rien donné. Ce n’est pas parce qu’on met un bassiste de funk, une guitare acoustique et un batteur chinois que c’est forcément plus intéressant. On y a juste perdu la pêche qu’on avait aux débuts des années 80. On s’est fait piéger par le musicalement correct français. **Mais ce métissage a commencé dès vos concerts il y a vingt ans, non ?**

Fred Chichin : Au départ, on a pris des musiciens américains parce qu’on ne trouvait pas de Français qui « groovaient » comme on le souhaitait. Dès qu’ils swinguaient un peu, c’était des jazzmen, ce qu’on ne voulait pas non plus. C’est drôle, les gars avec qui on joue aujourd’hui étaient encore ados à l’époque de



■ *C'est comme ça.* Et c'est la première fois que je m'entends bien avec des musiciens français. Malgré le décalage de génération, on a les mêmes racines musicales... Avec eux, j'ai retrouvé ce que j'aimais profondément : la musique occidentale, tout bêtement. Pendant des années, je m'en suis éloigné. C'est toujours intéressant intellectuellement d'explorer, de chercher ailleurs, mais au niveau du résultat artistique, ça l'est assez peu. Quand je repense à tous les bidouillages, les prises de tête pour utiliser tel son ou tel instrument parce que c'était la mode. On se retrouvait avec un plat sur lequel on entassait la mayonnaise, le ketchup, trois cornichons... Comme on n'est pas nuls, il y avait toujours trois bonnes chansons, mais dans l'ensemble, c'était des assemblages d'éléments de l'air du temps. Et je trouve que presque toute la musique actuelle n'est que ça ! J'entends très peu de choses spontanées, qui jaillissent d'une vision personnelle.

Les Rita Mitsouko, groupe des plus singuliers et déterminés, n'ont pas pu résister à la pression ?

Fred Chichin : C'est dur d'aller contre la société dans laquelle on vit. Surtout quand on fait de la musique. Les ambiances

Ma plus belle émotion musicale, c'était à 12 ans, un concert de Sun Ra, à Saint-Paul-de-Vence. Ça m'avait mise dans un drôle d'état. Après, il y a eu James Brown.

Fred Chichin : La musique, c'est ma vie, depuis toujours. Elle m'a sauvé. J'habitais à Aubervilliers, dans une tour qui donnait sur des toits et des usines. J'étais un gamin un peu fantasque, plongé dans Jules Verne. Tout jeune, j'étais confronté à une contradiction flagrante : mon père était un communiste fou de westerns. Il était critique de cinéma mais, à cause de ses convictions, il voyait les westerns en cachette. Parce qu'officiellement il fallait détester le western américain, pur produit de l'idéologie impérialiste US. Quand on va voir des westerns avec son père en douce, comme si c'était un crime, on a vite un peu de mal avec le communisme. Sinon, mon père fréquentait les situationnistes, j'ai lu Marx, Aron, etc. Autant dire que j'ai appris le nihilisme et cette culture de se construire dans la haine de ce que l'on est. Tout ce qui n'était pas blanc était formidable, tout ce qui était blanc était mal. J'ai été élevé là-dedans. Il fallait admirer les Black Panthers. Toute la musique

“En France, il y a qui ? Philippe Katerine, Rachid Taha et puis Etienne Daho. Ils font ce qu'ils disent et ce qu'ils veulent. Ils ont tout mon respect. Mais Manu Chao, Renaud, non, par exemple...”

dans lesquelles on baigne nous imprègnent forcément. Il faut accomplir un effort considérable pour faire un retour sur soi-même et revenir aux choses essentielles. C'est tout l'inverse du message ambiant de l'échange, du brassage, de l'écoute de l'autre qui, artistiquement, dilue tout. Il faut arrêter avec l'intellectualisme et revenir au physique.

Ce retour au « physique » symbolise aussi la victoire sur la maladie ?

Fred Chichin : Non. L'hépatite C, c'est une maladie de génération, la mienne. On est nombreux, de mon âge, dans mon milieu, à être passés par là. Mon état d'esprit actuel est beaucoup plus en réaction à l'état musical de la France. Je suis assez remonté et même amer, car j'ai l'impression d'avoir perdu du temps, dix ou quinze années.

Comment s'est faite la rencontre avec Catherine Ringer ?

Catherine Ringer : A une audition pour le spectacle de Marc O', *Flash rouge*, en 1980. Fred était guitariste. Il m'a entraînée avec lui, m'a dit qu'on allait faire un groupe. J'en avais jamais fait, je n'étais qu'une interprète. Il m'a proposé : « On essaie pendant un mois. » On a donné des concerts et ça a marché. Il y a eu une part de chance mais aussi beaucoup d'acharnement.

Fred Chichin : Catherine était ce que je cherchais depuis toujours. Une chanteuse. Quand je l'ai trouvée, je savais que c'était bon. En premier, j'avais craqué sur la fille. Il y avait une affiche pour un spectacle avec elle en gros plan. J'ai auditionné pour être musicien, je l'ai vue, elle chantait super bien. Après, il ne me restait plus qu'à lui démontrer que ce qu'elle faisait était nul. Je l'ai donc débauchée. On est partis, les autres ont pleuré mais c'est comme ça : ils étaient mauvais... J'étais fasciné par les chanteuses de rock, j'adorais Jefferson Airplane et Janis Joplin. Il y a toujours une dimension supplémentaire par rapport aux mecs. Mais il y a peu de chanteuses parce que les mecs font peu d'efforts pour cerner, s'accorder à la sensibilité des femmes.

Votre passion pour la musique remonte à loin ?

Catherine Ringer : J'écoutais de tout quand j'étais une jeune fille. Classique, chanson, rock, blues, musiques de films, musiques d'ailleurs. Je n'ai jamais focalisé sur un genre particulier.

que j'aimais était honnie, jugée décadente, impérialiste.

La seule musique admise, c'était *Le Chant des partisans*. Il fallait toujours que je défende mes goûts, que je me batte pour eux.

Pour reprendre un de vos titres emblématiques, Y a d'la haine...

Fred Chichin : Exactement. Notez que ça fait un moment qu'on l'a écrite, cette chanson. Chez les Anglo-Saxons, la haine a toujours été la source du meilleur rock, des Stones aux Stooges. C'est pour ça que le rock n'a jamais marché en France. Du moins, le vrai, l'authentique. Le rock original est devenu le twist, le rap est devenu le rap à l'eau, ou le rap débilo-facho primaire. Je suis un fan du rap US de la première heure, celui qui avait autre chose à dire que « bande d'enculés, on veut plus de sous ! ».

Pourquoi ce titre d'album, Variété ?

Fred Chichin : *Variété*, ça signifie diversité et non pas soupe uniforme. C'est aussi un clin d'œil à la variété française d'avant, celle d'un Claude François : je ne l'appréciais pas spécialement, mais, comme tout le monde, je l'entendais à la radio. Joe Dassin, aussi. Moi, j'aimais les Beatles ou les Rolling Stones, mais il faut reconnaître que c'était écoutable. Ces types savaient jouer du piano ou de la guitare, chanter. Ils connaissaient leur métier. On a perdu ça, je crois. Cloclo, il a eu du succès parce que c'était un super danseur et il avait un très bon répertoire. Ce n'était pas dur, il pompait le « top 10 » américain de chez Motown. Sauf que, maintenant, j'en connais plein qui pompent tout autant les Américains, le R'n'B et compagnie, et c'est affligeant... De toute façon, en France, il y a qui ? Philippe Katerine, Rachid Taha, et puis Etienne Daho. Ils font ce qu'ils disent et ce qu'ils veulent. Ils ont tout mon respect. Mais Manu Chao, non, par exemple. Ce n'est pas un musicien. C'est un politique. Comme Renaud. Ils prennent la musique en otage pour faire du militantisme. La musique, c'est un paillason sur lequel ils s'essuient les pieds. Derrière,

je n'entends qu'une bande de suiveurs qui se préoccupent de préserver leur pré carré.

La musique, c'est un vrai travail et c'est dur.

Mais en France, on ne travaille pas, on se contente d'un tout petit niveau musical.

Je trouve terrible qu'on accorde moins de

A écouter

Variété,
1 CD Because,
à paraître le 23 avril.
Concerts à Paris le 17
avril (La Boule noire),
le 23 (La Cigale).

crédit à Daho qu'à des types comme Doc Gynéco ou JoeyStarr. **Vous avez pourtant fait un duo avec Gynéco, non ?**
Fred Chichin : Ah, oui, bien sûr, quelle créativité ! « Ah si j'étais riche, lalalalalala. » Le discours d'un Gynéco peut se résumer ainsi : « Si j'étais riche, je m'achèterais une Porsche et je t'emmerderais, bâtard. » Je les connais bien ces types, j'ai travaillé avec eux. Je suis resté deux mois avec une quarantaine de rappeurs. C'est édifiant sur le niveau et la mentalité... Le rap a fait énormément de mal à la scène musicale française. C'est une véritable catastrophe, un gouffre culturel. La pauvreté de l'idéologie que ça véhicule : la violence, le racisme anti-Blancs, antioccidental, antifemmes... C'est affreux.
Lors de vos concerts avec l'Orchestre Lamoureux, en 2004, Catherine chantait comme on en rêvait depuis longtemps. On a souvent eu l'impression que vous vous l'interdisiez...
Catherine Ringer : C'est possible. C'est pour ça que j'annonce à chaque fois que je vais simplifier... Mais c'est comme

une chanson des Rita. C'est pareil. Ça la fout mal si on n'y figure pas. Pour eux, ça donne une illusion d'ouverture. C'est toujours un peu de crédibilité de gagnée. Mais je ne suis pas naïf. Je connais toutes les combines, toutes les manipulations.
Dans le nouvel album, vous chantez sur *Rendez-vous avec moi-même* : « Ouais très gros chantier / Je suis la singer Ringer, ouais / Très beau chantier / la beautiful belle Ringer »...
Catherine Ringer : Ça part de cette expression : je vais prendre du temps pour moi. Autrefois, certaines femmes faisaient des retraites dans des abbayes pour faire le point. Cette chanson, c'est ça : où est-ce que j'en suis, où vais-je, est-ce que j'ai changé ? Une chanson d'indépendance d'esprit, être face à soi plutôt que toujours en rapport aux autres. Cette chanson, avec ses allitérations « singer / Ringer », je l'ai écrite en anglais d'abord, puis je l'ai traduite. C'est une chanson méthode Coué. On fait tous ça, je crois, à défaut d'entendre les autres vous dire ce que vous aimeriez entendre, on se le dit

“Le rap a fait énormément de mal à la scène française. C'est une véritable catastrophe. La pauvreté de l'idéologie que ça véhicule : la violence, le racisme anti-Blancs, antioccidental, antifemmes...”



lorsqu'on se dit « calmons-nous ! », ça ne veut pas dire qu'on y arrive. On a sa personnalité, son caractère, on a envie de se poser mais ce n'est pas facile. C'est toute une vie de travail de changer sa nature, son instinct. C'est un travail sur soi, et avec les autres surtout.
Fred Chichin : L'Orchestre Lamoureux, ça fait partie de ces aubaines qui vous tombent dessus. Financièrement, on n'aurait jamais pu monter un truc

pareil. Ils nous ont invités. C'était l'occasion de faire du Ferré. J'en rêvais depuis des années.

D'où vient cette passion pour Léo Ferré ?

Fred Chichin : J'ai été subjugué vers l'âge de 14 ans. Ma base, ce sont les Beatles, Léo Ferré et Prokofiev. J'écoutais autant Ferré en boucle que les Beatles. Brassens aussi, mais ce sont les textes de Ferré qui m'ont marqué. Une chanson comme *La Solitude*, avec cette idée : « Il faut aller laver ce qui nous reste de conscience dans les laveries automatiques », c'est formidable. Il avait tout compris. Si on a vraiment eu un grand artiste dans la musique populaire, visionnaire, capable de s'exprimer aussi bien seul au piano, avec un groupe de pop électrique ou un grand orchestre, c'est lui. Il composait, écrivait les arrangements et était un immense poète. Léo Ferré devrait être reconnu comme un monument culturel. Eh bien non. En France, on préférerait toujours Renaud. Ferré est haï, c'est normal, car personne ne détestait plus que lui l'establishment. Et l'establishment le lui rend bien. Renaud, lui, il a tout bon : il est antiaméricain, il est contre tout ce qui est pour et pour tout ce qui est contre. Il suffit d'aussi peu pour toucher un maximum de gens en France.

Marcia baila ou Les Histoires d'A. interprétés à la Nouvelle star, ça vous fait quoi ?

Fred Chichin : Rien à cirer. On sert juste d'alibis culturels, de garants de crédibilité. Même aux Restos du cœur, ils ont joué

à soi-même : « Allez vas-y ! T'es la beautiful Ringer, la plus belle ! » Une autoémulation, en somme.

Une manière de confirmer le message de votre chanson *Chères Petites*, sur l'album *Système D...*

Catherine Ringer : *Chères Petites* parlait de ces gens qui disent aux jeunes que la vie est nulle dès qu'on grandit, qu'il faut profiter de sa jeunesse parce que après tout est horrible. Je dénonce cela. J'ai toujours aimé la vie dans son ensemble. Je n'ai pas peur de la mort. Quel que soit l'âge qu'on a, l'important est que l'on soit là, et ce que l'on en fait. J'ai 50 ans et je suis contente. Une fois qu'on est né, il faut suivre le mouvement ! Ça ne sert à rien de tenter d'arrêter le temps. Rien n'est immuable. La vie, c'est du travail, un effort constant.
Vous avez toujours beaucoup joué de votre physique, jusqu'à la provoc parfois...

Catherine Ringer : J'adore le spectacle, me montrer. Je suis comme Rufus, quand il venait au Café de la Gare, tout timide avec sa valise, en demandant : « C'est ici pour se montrer ? » Les artistes qui choisissent d'œuvrer dans le rock aiment faire des choses marrantes. On fait ce métier pour prendre des libertés, changer au gré de son humeur. On est notre propre patron, c'est fondamental. La beauté d'une personne est d'autant plus intéressante qu'elle est variable. Dans les années 80, j'avais des dents très abîmées, toutes jaunes et cariées. Alors je les peignais avec du blanc quand je passais à la télé et ça me faisait un sourire pas possible, très hollywoodien. Quand une de mes dents est tombée, j'ai trouvé drôle la tête que ça me faisait : bien maquillée avec une dent en moins, comme si quelqu'un avait gribouillé une photo. Ce n'était pas pour m'enlaidir, je trouvais ça amusant... Il faut se bagarrer pour ne pas céder aux pressions. Il faut être ferme. Mon père peintre m'a donné une très bonne éducation artistique. Et j'ai eu envie de la perpétuer, dans mon travail, dans ma vie.

Les Rita Mitsouko, c'est l'histoire d'un couple ?

Catherine Ringer : C'est personnel, comme question... Vous savez, il y a des couples de commerçants ou de paysans qui travaillent ensemble toute leur vie et on n'en fait pas un fromage. On n'est pas les seuls ■ PROPOS RECUEILLIS PAR HUGO CASSAVETTI
 PHOTOS : JEAN-BAPTISTE MONDINO POUR TÉLÉRAMA